Au petit bonheur du dire : note sur le traitement du « bien dire » en analyse pragmatique du discours

The risky little joys of enunciation: note on the study of “le bien dire” [“saying well”] in pragmatic discourse analysis

Antoine Auchlin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/169>

DOI : 10.4000/praxematique.169

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Pagination : 45-64

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Antoine Auchlin, « Au petit bonheur du dire : note sur le traitement du « bien dire » en analyse pragmatique du discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, mis en ligne le 20 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.169>

Antoine AUCHLIN
Université de Genève

AU PETIT BONHEUR DU BIEN DIRE
NOTE SUR LE TRAITEMENT DU « BIEN DIRE »
EN ANALYSE PRAGMATIQUE DU DISCOURS

Introduction

Invité à considérer la question du *bien dire*, un linguiste élevé dans la tradition du corpus devrait, semble-t-il, commencer par réunir un ensemble, aussi vaste et complet que possible, d'occurrences de *bien dire* — ou plutôt, puisque celui-ci ne s'observe pas comme tel, un corpus de traces attestant de telles occurrences, traces parmi lesquelles figurerait en premier lieu la locution « [c'est] bien dit ». Ce corpus recueilli, commencerait le travail naturaliste du classement : on pourrait distinguer divers types de traces, diverses manières d'indiquer ou de pointer le *bien dire* ; on distinguerait également, à partir de ce que les traces attestant le bien dire montrent de celui-ci, divers « objets » susceptibles d'être du *bien dit*. Avec un peu de chance enfin, il ne serait pas exclu de tirer quelque généralisation de ces observations.

Je ne m'y prendrai pas ainsi. Demander à l'analyse pragmatique du discours, et plus généralement à la plupart des tendances théoriques en pragmatique contemporaine, de reconnaître le phénomène auquel renvoient les sanctions de bien dire, équivaut à peu près à insérer une disquette informatique dans un grille-pain en espérant en tirer quelque chose, ou, plus académiquement, cela revient à demander à un repère à deux dimensions de rendre compte d'un volume: la pragmatique n'est simplement pas équipée pour rendre compte de la dimension qualitative de l'usage du langage, qui n'a pas beaucoup retenu

l'attention des chercheurs (1), ou bien a été reversée au compte de sciences plus « molles » comme la stylistique.

La question du bien-dire était au coeur des préoccupations des spécialistes grecs du discours, et y faisait l'objet de multiples questionnements, techniques aussi bien qu'éthiques (voir notamment le *Gorgias*). Elle est également au coeur des préoccupations de la plupart des personnes qui, pour diverses raisons (professionnelles, rituelles, etc.), exposent leur parole au risque de n'en pas percevoir les effets en retour dans l'auditoire, et qui en sont conduits à chercher refuge dans l'assurance d'un minimum qualitatif de leur production langagière (2).

La linguistique contemporaine a adopté une posture descriptive qui lui interdit l'accès à cet ordre de questions, pour des raisons liées à la crédibilité, aux ambitions, et au sens du travail scientifique en matière de langage. Parmi ces raisons, aussi louables que paralysantes, figure la nécessité de distinguer l'activité de description de l'activité de prescription : Saussure ne disait-il pas, contre les grammairiens, devoir « apprendre aux linguistes ce qu'ils font » ?

Le malheur a voulu que, fuyant l'attitude prescriptive, les linguistes aient opté pour un repli épistémologique les contraignant à assimiler à la prescription aussi bien le jugement sur les productions langagières que les normes sur lesquelles celui-ci se fonde. Dans une telle optique, *bien dire* est affaire de goût, et on ne peut, en cette matière, guère aller au-delà du lieu commun qui en constate la variabilité potentiellement infinie, corollaire de la variation affectant les différentes normes auxquelles ces goûts se réfèrent: « c'est subjectif », ça ne s'étudie donc pas.

Certes on pourrait objecter qu'il y a de la convergence dans les goûts, sans quoi il n'y aurait ni succès, ni célébrité en matière d'usage du langage. Cependant, ce qui est en jeu derrière les effets de convergence ou de divergence des goûts particuliers, c'est la question de l'existence même du goût, c'est-à-dire de la dimension qualitative de l'usage du langage, véritable objet de la forclusion opérée par la linguistique contemporaine.

Bien que le mécanisme de cette exclusion, dont la description relève d'une histoire de la linguistique, ne soit pas sans rapport avec mon propos, je ne m'y arrête pas ici, pour m'intéresser plutôt aux conditions sous lesquelles le *bien dire* peut être construit comme objet dans les approches actuelles de l'usage du langage.

La science n'a certes pas pour objectif de rendre compte de toute « impression » de sujet parlant. Mais en matière d'usage du langage la question du *bien dire*, pour les sujets parlants, n'est pas d'un intérêt marginal. C'est à mon sens la seule raison pour laquelle il faut faire l'effort de l'appréhender, ou plutôt de la ressaisir, d'un point de vue sinon scientifique du moins « pré-scientifique ».

1. *Bien dire* comme catégorie de locuteur ordinaire.

Dans mon usage, « bien dire/bien dit » désigne la mise en relation d'un segment discursif interprétable et d'une expérience affective positive. Un certain nombre de traits peuvent être spécifiés pour chacun des deux termes de cette relation : aussi bien à propos des propriétés de « ce qui peut être dit *bien dit* » qu'à propos de l'expérience affective associée au *bien dit*.

Si mes remarques s'appuient (partiellement) sur l'existence d'unités lexicales permettant d'identifier le phénomène du *bien-dire* (§§1.1. et 1.2), ce qui m'intéresse davantage ici est commun aux différents termes de ce paradigme, et concerne moins leur forme linguistique que leur parenté conceptuelle.

1.1. *Le bien-dire*

Dans le dictionnaire Quillet (1946), le nom *bien-dire* désigne une « manière de parler élégante et distinguée ». Le dictionnaire historique de la langue française (Rey 1992) le mentionne indirectement, comme équivalent du nom *bien-parler*, qui « s'emploie à propos de l'expression élégante et juste ».

Quelques remarques au sujet de ces définitions. En premier lieu, le nom *bien-dire* semble qualifier l'*activité de dire* (Quillet) aussi bien que le *produit* de cette activité,

ambivalence que reconduit, dans le second ouvrage, le terme *expression*, qui désigne aussi bien la *façon de parler* que le *produit langagier*.

Ces définitions, d'autre part, coordonnent deux termes évaluatifs, dont le premier (*élégant*) leur est commun. Quant aux seconds termes de ces définitions, *distinguée* et *juste*, leur différence illustre la variabilité des goûts évoquée plus haut, et suggère que les comportements et produits langagiers identifiés comme étant « du bien-dire » par les auteurs ne sont pas tout-à-fait les mêmes. Dans mon usage, il s'agirait là de deux types distincts de *bien-dire*, le premier formel et « esthétique », le second plutôt « pragmatique » — je m'explique plus bas sur ces termes.

On peut faire l'hypothèse que la coordination elle-même joue un rôle dans ces définitions, et que le *bien-dire* est autant caractérisé par chacune des deux propriétés que par la coordination de celles-ci, qui a pour effet pragmatique de les présenter comme distinctes l'une de l'autre (3).

Enfin, notons que les trois termes appréciatifs utilisés pour caractériser le *bien-dire* (*élégant*, *distingué*, *juste*) ne sont, pas davantage que le *bien-dire* lui-même, interprétables tels quels d'un point de vue pragmatique, en ce sens qu'ils renvoient à une dimension de l'expérience langagière à laquelle ne répond aucune construction théorique.

1.2 *Bien dit!*

Bien dit ne se dit pas de n'importe quelle circonstance langagière. On peut saisir ce fait en recourant à la notion *d'application* (Lyons 1970: 333): celle-ci désigne « (...) la relation qui relie la situation à l'expression qui s'y présente, par exemple celle qu'il y a entre *Excusez-moi*, *Merci*, etc., et les diverses situations où ces énoncés paraissent: ce n'est pas là, de toute évidence, une relation de référence ».

Bien dit supporte l'usage exclamatif « absolu » *Bien dit!*, comme *bien écrit!*, ce qui semble moins nettement le cas pour *Bien parlé!* (4).

On peut entendre dans *bien dit!* le *bien fait!* vengeur supposé réservé à l'usage des enfants, ou plutôt *bien dit!* peut avoir une même application, contrairement à *bien écrit*: on

peut ajouter au premier la particule *Na!* du même dialecte: *bien dit, na!* semble acceptable, mais pas *bien écrit, na!* (*bien parlé, na!* serait aussi difficile que sans *na!*). Toutefois, contrairement à *bien fait, na!* qui peut commenter l'action propre de celui qui le dit, *bien dit, na!* ne peut être utilisé que pour commenter les propos d'un autre et pas les siens propres, et au tiers auquel ces propos sont adressés.

Bien dit s'applique aussi bien à un segment discursif oral qu'écrit. L'évaluation semble cerner une propriété en particulier du segment discursif, qui en constitue le foyer, et qui peut être et est souvent verbalisée, à titre d'explication de l'évaluation. Mon jugement de *bien dit* en distingue deux grands types, comme je l'ai suggéré plus haut: « formelles » (*c'est bien dit parce que c'est bien balancé*), et « pragmatiques » (ou « de contenu ») (*c'est bien dit parce que ça exprime beaucoup de choses d'un coup*), liées aux effets interprétatifs pour l'auteur de l'évaluation.

D'un autre côté, le jugement de *bien dire* est graduable (*assez / très / extrêmement bien dit*), ce qui suggère que l'expérience affective dont ce jugement dépend peut varier en intensité (5). Il peut également être exprimé à l'aide d'autres adverbess évaluatifs (*joliment dit*, par exemple), indiquant, d'une part, la nature du foyer de l'évaluation, et suggérant d'autre part que l'expérience affective varie, également, quant à ce qu'on peut nommer sa coloration ou sa tonalité (Scherer 1984, p. ex.).

L'usage le plus prototypique semble cependant celui qui apparaît dans l'exemple suivant, tiré du film de Renoir *La Marseillaise*. L'épouse d'un soldat accusé d'avoir été tué par derrière (en fuyant l'ennemi) harangue la foule de l'Assemblée populaire, à quoi un homme, instantanément, réplique avec enthousiasme :

- (1) F: Allons-nous continuer à envoyer nos hommes se faire tuer dans une guerre où leurs ennemis ne sont pas *devant*, mais *derrière* ?
H: *Ça*, c'est bien dit!

Ici, manifestement, ce sont les qualités interprétatives (pragmatiques) qui sont responsables de l'évaluation: le segment discursif rassemble, en une formulation explicite

et condensée, divers états de fait qui, jusqu'à ce *bien dit*-là, n'avaient jamais été saisis de manière aussi synthétique et éclairante. Cet exemple met ainsi également en évidence le rôle d'un état de *latence interprétative* chez l'interprétant, la préexistence, dans son « environnement cognitif », d'assomptions hétérogènes les unes aux autres, que le *bien dit* réunit en faisant apparaître leurs relations.

1.3. *Les limites de l'application de bien-dire*

J'aimerais discuter à travers deux exemples la question des limites de l'application de *bien dit*.

Il peut nous arriver de réaliser qu'un geste accompli de façon familière nous évoque soudain la personne qui est à l'origine du geste, celle à qui, sans le savoir jusqu'à ce moment-là, nous l'emprunions, et qui donc, à notre insu, nous habitait de sa présence. L'exemple est le suivant: se découvrant tout à coup en train d'accomplir un geste qu'il avait l'habitude de voir chez son père, un monsieur s'exclame, au sujet de ce dernier : « c'est donc par là qu'il a *percolé* ». La métaphore (*percoler*) désigne le processus par lequel une propriété du père a été transmise à son fils, et suggère que cette propriété est passée, comme sous l'effet d'une pression, au travers d'une zone « filtre », qui pourrait évoquer le caractère non-conscient et non-délibéré de cette transmission. Mais dans *percoler*, il y a aussi *père-collé*, qui dans le même temps représente plutôt la relation du père au fils sous la forme d'une adhérence - celle, indéniable, que constitue le fait de se voir mu par la gestuelle de quelqu'un d'autre. Ainsi, comme c'est le cas pour les bons mots-valises, chacune des deux interprétations est « douée de sens », non-gratuite, et le jeu de l'alternance entre elles produit un « moiré sémantique » — du plus bel effet.

Mais y a-t-il là un cas de *bien dit* ? Dans la mesure où l'on trouve le mot joli, c'en est. Voir là du *bien dit* semble exclure cependant une autre interprétation, qui traite le même mot d'une manière que l'on dirait « plus profonde », et qui consiste, notamment, à envisager les effets interprétatifs non pas à propos d'une représentation *du père*, mais à propos *de mon père*. Dans ce dernier cas, si ce qui est apparu comme un jeu de mots

ordinaire déclenche chez l'interprétant une rêverie sur, par exemple, ce dont il a hérité de son propre père, sur la façon dont il l'a fait, et sur le savoir qu'il en a, y a-t-il là encore un cas de *bien dit* ? Pour mon jugement, cette situation échappe à l'application de *bien dit*: c'est *mieux* que du bien dit.

On peut ainsi supposer que l'évaluation de *bien dire* dépend non pas d'une mais de deux échelles qualitatives distinctes concernant *le dire*: une échelle relative à des normes « internes » au *bien dire*, ou « stylistiques », qui permettent d'évaluer, par exemple, le *mieux dire* (cf. § 1.4 ci-dessous), et relativement auxquelles *bien dit* est une évaluation positive (6). Cette échelle interne est en étroite relation avec une autre échelle, établie sur des normes « externes », de nature éthique, qui déterminent la valeur du *bien dire* par rapport à d'autres valeurs — voir *c'est bien dit mais c'est pas intéressant*, ou *c'est pas intéressant mais c'est bien dit*, par exemple. Dans les cas où l'évaluation de *bien dit*, graduable, est affectée d'un adverbe de très haut degré (7) (*extrêmement*, *incroyablement*, ...), elle atteste peut-être alors un cas d'usage du langage occupant le sommet, simultanément, des deux échelles de valeurs, interne et externe — cas de figure qui semble proche de l'état de bonheur conversationnel (ou discursif) discuté ci-dessous (§ 3).

La différence entre les deux interprétations de cet exemple semble être de nature fondamentalement thématique, et relève du degré d'importance que revêtent ou peuvent revêtir les termes autour desquels elle se développe: la première voie interprétative, celle du *bien dit*, est thématiquement centrée sur l'événement énonciatif particulier que constitue l'occurrence du terme (ou plus généralement du segment linguistique) qualifié de *bien dit*. La seconde interprétation, quant à elle, exige la mobilisation de contextes comportant la mention de situations et d'événements uniques pour l'interprétant, évidemment chargés affectivement, et elle est, de ce fait, thématiquement centrée sur ces objets. Il se peut en outre qu'elle déclenche, dans ces contextes, des associations et des révisions essentielles, par exemple au plan comportemental, ce qui est évidemment hors de propos dans la première interprétation.

Il n'y a pas d'exclusion de principe entre ces deux voies interprétatives, mais plutôt une opposition graduelle. D'autre part, il peut être difficile de distinguer empiriquement l'une de l'autre, sinon par le biais des enchaînements discursifs auxquels elles invitent: dans la voie interprétative centrée sur le *dire*, on enchaînera par exemple sur « un autre cas de *bien dire* », un autre mot-valise, etc. La seconde voie, plus « profonde », portera sur des assomptions impliquant ou concernant l'interprétant, d'une manière ou d'une autre.

Ces aspects sont présents, à la fois manifestés par l'enchaînement, et traités comme thèmes par le discours, dans l'extrait suivant de Grize (1992, 46) :

« (...) sans pour autant souscrire entièrement à la position de Peirce selon qui il ne saurait y avoir de pensée sans signes, il faut reconnaître que l'usage des signes est propre à développer les idées. Ainsi lorsque Edgar Morin, qui est un spécialiste de l'évocation d'idées à travers les mots, écrit par exemple dans *La Nature de la Nature*. « Ces concepts [ceux de la *physis*] ont au moins une double identité. Ils sont toujours ouverts sur un *Umwelt*, un environnement qui est leur *éco* et qui leur fait écho », *il joue sans doute avec la langue, mais il signifie quelque chose qui importe.*

Je ne suis pas Edgar Morin et je ne saurai jamais la part que éco et écho a joué dans l'élaboration de sa pensée, mais je peux constater que ces formes sont de nature à induire en moi, lecteur, tout un train d'idées que je n'aurais pas eu sans eux. »

La différence quant à l'importance des objets mis en jeu dans le traitement interprétatif va de pair avec cette caractéristique, essentielle, du *bien dire*, que désigne bien le terme d'*opacification* cher à J. Authier-Revuz : le *bien dire* opacifie le *dire*, le donne à voir, exhibant sa demande d'être pris en considération dans son événementialité propre (8).

Si cette propriété d'« auto-ostension » tend à éclipser la possibilité d'un traitement plus « profond », cela me semble être en vertu d'un phénomène cognitif beaucoup plus général, analogue à un autre niveau du caractère « monofocal » des processus attentionnels ordinaires, qui exigent la détermination d'un foyer unique.

Indirectement, c'est l'articulation des deux hypothétiques échelles qualitatives, interne et externe, qui est en jeu ici. Il faut en effet envisager les situations où l'événementialité

propre du *dire* constitue le foyer thématique de l'interprétation, sans pour autant faire obstacle à un traitement interprétatif plus profond, mais permettant au contraire un tel traitement. Un cas de figure typique est celui des actes illocutoires de déclaration (*je vous déclare unis...*, *je vous fais Chevalier*, etc.). Dans ces cas cependant, la « portée » de l'accomplissement de tels actes, le poids de leur effectuation historique et des conséquences qui en découlent, dépendent davantage de leurs règles constitutives que d'une évaluation qualitative — c'est plutôt la valeur qui est attachée, a posteriori, au fait que l'acte a été exécuté (9).

A l'inverse, dans les cas par exemple où l'évaluation qualitative est exprimée par un adverbe de très haut degré, c'est la qualité même du segment discursif qui est responsable de son poids événementiel pour l'interprétant: c'est ce qui fait que je puis me rappeler et réciter tel vers de René Char, par exemple. Dans ce type de cas, la valeur attribuée au *dire* en regard des normes externes (« éthiques ») semble provenir, exclusivement, du haut degré atteint par l'évaluation « interne ».

Un dernier point sur l'application de *bien dire* avec l'exemple suivant: une mère, à sa fille adulte qui lui annonce qu'elle va se rendre bientôt dans la région où elle vit, lui répond : « *j'espère que tu trouveras quand même le temps de venir m'embrasser !* » A nouveau, peut-on voir, dans ce joli lapsus qui amalgame *embrasser* et *embarrasser*, un cas de *bien-dire* ? Sans doute non. Mais la raison ne me paraît pas résider dans l'ambivalence interprétative qui caractérisait les exemples précédents. Ici, deux voies interprétatives se présentent également: l'une consiste à gommer le lapsus, et à ne retenir que la demande officielle « tu viendras m'embrasser » — à première vue, c'est là l'interprétation la plus confortable. La seconde voie interprétative consisterait à repérer l'aveu indésirable (« tu viendras m'embarrasser ») et à le « travailler », en essayant de faire sa place à ce qui semble devoir s'exprimer par un chemin détourné ; le dialogue qui pourrait s'ensuivre ne manquerait pas de profondeur. Dans le premier cas, on aurait simplement affaire à un raté. Mais dans le second cas, ce n'est pas la profondeur du traitement interprétatif qui empêcherait de voir du *bien dire* dans le lapsus de la mère, mais

plutôt le caractère notoirement involontaire de la production langagière. Le *bien dire*, s'il dépend d'un côté constitutivement de la reconnaissance dialogale qui lui est donnée, semble également dépendre, d'un autre côté, du caractère ouvert, public, de l'intentionnalité communicative qui préside au *dire*. En d'autres termes, le *bien-dire* doit être attaché à une instance productrice habilitée à en recevoir la gratification, et l'inconscient responsable du lapsus ne semble pas constituer une telle instance.

1.4 De *bien dire* à *mieux dire* : reprises et reformulations

Loin d'être un phénomène épisodique, l'évaluation qualitative de la parole constitue un processus régulateur fondamental, aussi bien dans les stratégies de production que dans les processus interprétatifs. L'argument que j'invoque est relativement marginal par rapport au *bien dire*: il consiste à envisager les phénomènes de reprise (« restarts ») et dans une certaine mesure les différents types de reformulations, paraphrastiques ou non, comme l'effet d'une relation de *mieux dire* entre les segments concernés. Plus précisément, je vois dans ces mouvements successivement des traces d'évaluations qualitatives basses, d'un désir de « dire mieux », et d'une tentative de le faire, quel que soit, par ailleurs, l'objet visé par la correction ou la reformulation, qui peut être un simple pronom, comme dans l'exemple ci-dessous, aussi bien que toute une intervention, comme c'est le cas des reformulations (monologiques):

- (2) (interview télévisée de G. Depardieu, télévision Suisse romande ; Depardieu parle de sa relation avec son fils, acteur lui aussi, dans le cadre du tournage d'un film) :
- (...) ça a été pour moi une — une aventure magnifique parce que on s'est vus — comme moi j'suis quand même un père un peu lourd un peu gênant pour lui — *et là il a — on a vu — j'ai vu un ami — dans ce film (...)*

Au delà de la valse des sujets (*il — on — je*) il n'est évidemment pas possible de cerner précisément l'objet de la reprise, dans la mesure où à chaque segment effectivement prononcé correspond sans doute une anticipation de la construction à laquelle il pouvait

donner suite : le segment « rejeté » peut l'être parce qu'il ne dit pas ce qu'il devrait dire, aussi bien que parce qu'il ne permet pas de poursuivre comme il faudrait. Cela ne change rien au fait qu'il y a des segments rejetés, suivis de segments « adoptés », et que la différence d'évaluation ainsi signalée, si elle ne conduit pas nécessairement le *mieux dit* à être du *bien dit*, n'en implique pas moins l'existence d'évaluations distinctes.

D'autre part, même si on les envisage comme des « ratés », des « scories de production », on peut, plus fondamentalement, s'interroger sur ce que signifie le phénomène de la reprise. Le fait de produire un segment de discours « inutile », qui, de surcroît, exige après coup un effort d'annulation suggère fortement qu'il est, dans une large mesure, nécessaire de faire l'expérience du produit langagier effectif pour pouvoir l'évaluer. Ce qui est un truisme en ce qui concerne le destinataire du message ne devrait, en revanche, pas être mésestimé en ce qui concerne la relation du producteur à son propre discours.

On touche ici un autre aspect du *bien-dire*, celui de la relation supposée, mais paradoxale, entre un *à dire* et le *dit*. Grize (1992 : 79) le formule très simplement : « Comment se fait-il que la pensée se précise au moment où on l'exprime (...) ? ». Si le *bien-dire* relève tant soit peu d'une relation d'adéquation pragmatique, on ne peut pas penser celle-ci comme le simple ajustement d'une forme linguistique à un état du monde qui lui préexisterait.

2. Le caractère intrinsèquement subjectif de l'évaluation qualitative comme point aveugle épistémologique

Sommairement dit, la plupart des « faits » dont la pragmatique doit s'occuper me semblent relever de ce que Watzlawick (1991) nomme « réalité de second ordre ». De tels faits réclament une épistémologie adaptée à leur nature. Les canons épistémologiques valides pour la réalité de premier ordre — par exemple l'exigence de répétabilité (ou d'itérabilité) des faits d'observation, ou l'insensibilité à l'égard de l'observateur — constituent peut-être des contraintes inadaptées.

En tout état de cause, le caractère fondamentalement subjectif des évaluations qualitatives constitue un vrai problème pour la pragmatique et l'analyse du discours. On peut s'en rendre compte en comparant rapidement les stratégies mises en oeuvre à ce sujet dans trois travaux récents en pragmatique.

Je prendrai comme premier exemple la façon dont A. Kasher (1991) traite la notion d'*appropriété*, centrale dans la conception de la compétence pragmatique qu'il développe. Quel que soit par ailleurs l'intérêt de ses hypothèses sur la division de la compétence pragmatique en une compétence spécifiquement liée à l'usage du langage et une compétence pragmatique beaucoup plus générale, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que, pour Kasher, la relation d'appropriété est une relation à deux places : « (...) the subject matter of pragmatic theory is part of the ideal linguistic agent's knowledge of language, namely that part which governs use, that is to say, appropriateness relations between sentences and contexts of their use. » (Kasher 1991: 385). Pour moi, l'appropriété est une relation non entre deux mais entre trois termes: X est approprié au contexte Y *pour un interprétant* Z. Ce troisième terme n'est autre que l'« agent linguistique idéal » de Kasher, cet être abstrait « (...) who performs and understands speech acts, in appropriate contexts, while being unaffected by such pragmatically irrelevant conditions such as distractions, shifts of attention and random errors » (ibid.).

La neutralisation candide de la subjectivité opérée par Kasher avec son agent linguistique idéal soulève cependant une objection: soit l'appropriété entre les phrases et leur contexte d'emploi ne dépend pas d'une évaluation, auquel cas la relation d'appropriété peut bien être envisagée comme une relation à deux termes, mais on n'a pas besoin d'agent linguistique idéal. Soit l'appropriété entre les phrases et leur contexte d'emploi fait l'objet d'une évaluation, à laquelle on suppose un auteur, en l'espèce, le troisième terme de la relation. Mais dans ce cas, l'agent linguistique auquel appartient l'évaluation ne peut pas ne pas être déterminé, et on ne voit plus très bien ni en quoi il serait « idéal », ni comment décider *a priori* quelles déterminations pragmatiques sont pertinentes et lesquelles ne le sont pas. Pour cette raison, il me paraît préférable de

considérer qu'il y a *d'abord* la perception par l'agent linguistique d'un « effet d'appropriété », et que c'est ce terme qu'il faut poser comme primitif (cf. ci-dessous § 3). Les deux autres exemples nous rapprochent de la question du *bien-dire*, puisque il s'agit d'analyses de cas d'usage du langage dans lesquels je verrais volontiers autant de cas de « réussite énonciative » (Auchlin 1991). Ces deux articles sont, par ailleurs, d'un intérêt particulier ici dans la mesure où ils illustrent la possibilité d'aborder la description linguistique en prenant comme point de départ l'impact de l'expérience affective (plaisir, jubilation) lié au traitement d'un segment de discours.

L'analyse par E. Roulet de la dimension ludique du discours dans un soliloque de l'humoriste québécois Sol (Roulet 1992), tout d'abord, ne manque pas de frapper par la récurrence de termes appréciatifs ou évaluatifs dont l'origine n'est pas spécifiée (les italiques sont de mon fait) : « Les jeux de mots (...) ne *présenteraient que peu d'intérêt* et n'auraient que peu d'effets dans le discours (...) » (ibid., 419) ; « Dans le cas des jeux de mots *in absentia*, le surgissement, *inattendu* au plan du signifié (...) entraîne une superposition de sens, et donc un enrichissement du sens de l'énoncé (...) *d'autant plus frappant* qu'il est inédit (...) » (ibid.) ; « (...) il n'y a enrichissement du sens que s'il est possible d'établir (...) un lien *non-banal* entre les signifiés dans le co-texte : si parade ou paradigme (...) sont aussi des paronymes de paradis et remplissent les conditions formelles pour créer un jeu de mots, leur apport serait *faible* et le jeu de mots *paraîtrait gratuit* dans ce co-texte » (ibid.) ; « (...) seul le rapprochement *inattendu* de signes utilisés généralement dans des contextes différents *crée un effet de plaisir discursif* » (ibid., 420).

Dans ces cas, à des degrés divers, l'appréciation personnelle est présentée comme un fait de portée générale, supposé valoir pour « on ». Ce processus de « désubjectivation » n'ôte rien de l'intérêt des données subjectives en elles-mêmes; mais le glissement de « *mon* plaisir du discours » à « *le* plaisir du discours », qui joue sans doute un rôle dans la légitimation de ces données, témoigne pour moi de la difficulté à saisir la place de la dimension subjective dans l'usage du langage.

Ce fait est d'autant plus frappant que dans l'article qu'A. Reboul (Reboul 1991) consacre à la jubilation linguistique, elle adopte une position diamétralement opposée à celle de Roulet sur cette question : d'entrée de jeu, la jubilation liée aux mots d'esprit qu'elle analyse est donnée comme étant la sienne propre : « Si je dis que c'est ce qui **me** fait jubiler et non ce qui **nous** fait jubiler, c'est qu'il me paraît douteux que la jubilation linguistique, comme la jubilation non linguistique, soit susceptible de faire l'unanimité : ce qui me fait jubiler n'est pas forcément ce qui fait jubiler mon voisin et vice-versa. » (ibid., 127). Consciente de ce que le choix de ses exemples permet à ses lecteurs de dresser « une sorte de portrait mental » d'elle-même, elle y voit « (...) le sort de celui qui veut traiter du support linguistique (et non pas de la manifestation linguistique) d'un sentiment quelconque : **ce sentiment ne saurait être que le sien** (*bien qu'il puisse le partager, mais ceci est contingent*) (...). » (ibid., 128; le gras est d'A.R, les italiques de moi).

A l'opposé de la « désubjectivation », l'attitude de « sollipsisation » adoptée par A. Reboul, parfaitement légitime *localement* dans le cadre de son analyse de mots d'esprit, n'en témoigne pas moins de la même difficulté à appréhender, à un niveau plus général, l'étude de l'usage du langage compte tenu du caractère intrinsèquement subjectif des données.

3. La valeur de bonheur du bien-dire

De même que la relation pragmatique d'appropriété me paraît devoir être saisie, d'abord, comme l'expérience d'un « effet d'appropriété », le *bien-dire* répond, avant tout, à une intuition pragmatique de la même famille que d'autres intuitions fines concernant l'usage du langage (Auchlin 1991). J'ai suggéré ailleurs (ibid.) que ces intuitions constituent le cœur de l'aptitude à l'usage du langage (10), aptitude qui me semble également pouvoir être nommée « compétence discursive » (voir Reboul 1991, Auchlin 1991, Roulet 1991b pour une discussion du terme). La compétence discursive

comporte des aspects structurels, qui peuvent être abordés par le biais d'une approche modulaire du discours du type de celle qu'élabore E. Roulet (Roulet 1991a, 1991b), et des aspects énergétiques ou affectifs, dont relèvent aussi bien le plaisir discursif, la jubilation linguistique, que cette expérience intérieure identifiable sans laquelle le *dire* ne se vit pas comme du *bien-dire*. Cette expérience en elle-même constitue l'intuition fine spécifiquement liée au *bien-dire*. Elle y est spécifiquement liée dans la mesure exacte où l'application de *bien-dire* est contrainte, et elle l'est, on l'a vu, de plusieurs façons : elle est associée à une expérience affective positive, elle connaît un effet de seuil supérieur, elle impose des interprétations thématiquement centrées autour de l'activité de parole, et elle doit être attachée à une instance communicative publique.

3.1. *La compétence discursive comme aptitude à l'accord intérieur*

Les dimensions structurelles et énergétiques réunies de la compétence discursive ont globalement pour tâche la gestion de l'accord intérieur, c'est-à-dire qu'elles doivent assurer optimalement la nécessaire relation entre un sujet parlant (λ , chez Ducrot 1984, ch.8), un être empirique, qui est de fait le lieu de l'expérience des affects — et un « être de langage », le *locuteur en tant que tel* (L) de Ducrot, cette instance que le discours construit et présente comme son producteur (11). Dans les termes de Roulet, il s'agit de la relation entre *l'auteur* du discours, comme être empirique, et *l'énonciateur*, l'être qui, selon le discours, est responsable de son énonciation. Dans les termes de la théorie de la pertinence (Sperber & Wilson 1986), il s'agirait de la relation entre l'état d'un environnement cognitif à un moment donné et les contextes particuliers sélectionnés à ce moment par le traitement interprétatif d'un acte de communication.

Cette mise en relation ne va pas de soi: on peut parler à côté de soi-même, on peut parler d'une fausse place, on peut vouloir faire exister langagièrement un être dans lequel on ne se retrouve pas, on peut (se sentir obligé de) témoigner d'un intérêt qu'on n'éprouve pas, etc. (12). Un état d'équilibre optimal dans cette relation est cependant concevable, sur le modèle de l'« ultra-stabilité », notion que Watzlawick (1991, 157)

emprunte à Ashby (1952), et qu'il décrit comme l'« état d'équilibre dynamique dont le maintien nécessite paradoxalement une série ininterrompue de variations et de fluctuations internes ». Je suppose qu'un tel état est une composante essentielle de ce qui, subjectivement, se vit comme le bonheur discursif.

On notera qu'optimiser la relation entre λ et L peut s'opérer, schématiquement, par deux chemins différents, selon que λ s'adapte à L, ou L à λ . Ainsi ce qu'on nomme « parler vrai » (13) est l'adaptation de L, locuteur en tant que tel, à λ , le sujet parlant. A l'opposé, si le sujet parlant λ s'adapte aux contraintes qu'impose L, se transforme par l'action de L, s'y ajuste, on se trouve dans un cas de séduction langagière.

3.2. *Au petit bonheur...*

Le *bien-dire* est un effet pragmatique comparable aux effets perlocutoires de la théorie des actes de langage: il n'est pas de nature conventionnelle, il est attaché à l'usage du langage comme un effet indirect, et, à ce titre, il dépend notoirement de la reconnaissance effective qui en est faite. Or cette reconnaissance relève de l'altérité, que celle-ci soit effectivement dialogale, ou qu'elle soit monologale (dans le fond, on peut reconnaître son propre *bien-dire* et s'en gratifier), elle s'opère dans l'après-dit, et par une autre instance que celle à laquelle il est imputé. En d'autres termes, vouloir bien dire est une condition (partiellement) nécessaire, mais certainement pas suffisante à la réussite du bien dire. De sorte qu'il en va d'une sorte de hasard langagier — ce que je tentais de traduire par l'expression « au petit bonheur ».

3.3. *Le petit bonheur de bien dire*

La notion de *bonheur conversationnel*, introduite par B. Schlieben-Lange (1983), désigne l'expérience affective intense et positive de bonheur associée à l'usage du langage, dans des conditions telles que l'on peut penser que l'activité langagière en est responsable. Il ne s'agit cependant pas là du bonheur des actes illocutoires d'Austin, qui relève de l'effectuation, de la « prise » (« uptake ») et de l'existence de l'acte comme

acte illocutoire déterminé plutôt que des aspects supérieurs de son appropriation, c'est-à-dire de la « réussite énonciative » qu'il accomplit. Toute émotion positive liée à l'usage du langage atteste d'un cas de réussite énonciative, et relève du paradigme du bonheur conversationnel (ou discursif). Le *bien-dire* en est un cas de figure.

En quoi l'expérience affective associée au *bien-dire* est-elle un *petit* bonheur?

C'est un petit bonheur en cela que, pour moi, il y a mieux que du *bien dire*, c'est là l'effet de seuil supérieur que j'ai attribué à son application à propos de l'exemple de *percoler*. Cet effet de seuil dépend, fondamentalement, de l'échelle de valeurs éthiques qu'on applique à l'usage du langage, c'est-à-dire de la valeur qu'on accorde au *bien dire* lui-même. Il s'agit — en partie — de choix, imputés aux sujets parlants, que l'on reconnaît au travers du comportement langagier des locuteurs, et qui peuvent prêter au commentaire (voir *Les précieuses ridicules*).

Plus précisément, la petitesse du bonheur de *bien-dire* dépend de deux des contraintes liées à son application que j'ai repérées plus haut, l'une de nature thématique, et l'autre de nature énonciative.

Le *bien-dire* exige des interprétations compatibles avec l'activité de parole comme centre thématique, c'est un corollaire de la visibilité — de l'opacité — qui l'affecte dès lors qu'il est éprouvé, donc repéré comme tel. Certes, il peut arriver que cette contrainte ne constitue pas une limite interprétative, dans les cas où la qualité du *dire* est telle que son événementialité s'inscrit dans l'histoire du sujet parlant / interprétant. Mais dans de tels cas (une révélation littéraire, par exemple) il se peut que l'on soit hors (au-dessus) de l'application de *bien-dire*. Dans les autres cas, cette contrainte thématique semble bloquer un traitement interprétatif profond — en cela, il ne peut s'agir que d'un « petit bonheur ». D'autre part, le *bien-dire* doit être, on l'a vu, associé à une instance publique, c'est-à-dire à une instance à laquelle on peut en imputer la responsabilité, et à laquelle revient de fait la gratification d'en être l'auteur: le *bien-dit* ne se reconnaît pas dans le « pas exprès » du lapsus, par exemple. On peut voir de la réussite énonciative dans le lapsus, un certain potentiel de bonheur, mais ce ne peut être là le bonheur du *bien-dit*. Le *bien-dire*, comme

l'*ethos* en général (14), est attaché à L, le locuteur en tant que tel, et ne concerne directement ni le sujet parlant λ , ni la relation de celui-ci avec L. En d'autres termes, le *bien-dire* envisage la dimension de l'accord intérieur comme seconde, comme un effet indirect et non-immédiat, de la performance de L.

Ceci importe dans la mesure où, comme je le pense, la question de l'usage du langage concerne fondamentalement l'existence des sujets parlants, bien davantage que les manifestations des locuteurs en tant que tels.

NOTES

- (1) A quelques exceptions près, comme le travail de B. Schlieben-Lange (1983), les recherches de F. Jacques (1985), et plus récemment Gardin (1988), François & al. (1990), Roulet (1991b), Reboul (1991).
- (2) Qu'on pense à la forme, pathétique, du rituel du discours politique dans les grandes assemblées de partis en France, où la claque est sollicitée au point d'être intégrée, au même titre que d'autres effets de diaphonie projective, dans les discours les plus monologiques : Monsieur Chirac ne donne-t-il pas l'impression qu'il s'attend à être applaudi à chacune de ses pauses ?
- (3) Indirectement, cette hypothèse fait apparaître que l'identité du terme *élégant* dans ces deux définitions n'est que formelle: l'*élégance* pour Quillet ne comprend pas la *distinction*, et pour les auteurs du Dictionnaire historique c'est la *justesse* qu'elle ne comprend pas.
- (4) Un informateur tient *bien parlé!* pour acceptable dans un contexte de B.D., et néanmoins pour difficile hors d'un tel cadre.
- (5) Arndt & Janney (1991: 530) rapportent la thèse du philosophe allemand Tetens (1775) selon qui la conscience des émotions n'est pas directement reliée aux émotions elles-mêmes mais dépend de représentations rétrospectives et pré-cognitives de celles-ci. En tout état de cause, je postule que le jugement de *bien dit* repose sur une expérience affective causée par celui-ci, dont il dépend plus ou moins directement.
- (6) En témoignent les évaluations nécessairement exprimées au cours de rédactions collectives.
- (7) Voir Reboul (1987) sur le caractère non-classifiant et les effets pragmatiques de ces adverbess.
- (8) Remarquons que l'effet d'opacification associé au bien dire n'est pas, contrairement à ceux qu'étudie J. Authier-Revuz, le résultat d'une modalisation autonymique opérée de façon monologique, imputable à l'auteur des propos opacifiés, mais qu'elle relève du jeu du dialogue.
- (9) Peut-on penser que si le fait d'être condamné (baptisé, marié, ...) importe c'est parce qu'il a été « bien fait », plutôt que parce qu'il a été fait ? A un autre niveau, on peut dire *il prêche bien*, mais je ne sais pas si *il baptise bien*, ou *il marie bien* sont franchement acceptables. J'en ignore la cause,

- mais, pour autant qu'on le dise d'un homme de loi *il divorce bien* semble acceptable.
- (10) L'expression « usage du langage » est partiellement trompeuse en ce qu'elle suggère une relation quasi instrumentale entre un usager et un outil. Il est nécessaire de garder à l'esprit que c'est toujours de *l'usage de sa propre personne* qu'il s'agit à travers l'usage du langage ; pour reprendre Benveniste, « avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre. » La version cognitiviste de l'instrumentalité langagière qui fait du langage un « outil cognitif » permettant de manipuler des pensées pêche par le même oubli, me semble-t-il.
 - (11) Il a fallu du temps à la linguistique pour critiquer le « postulat de l'unicité du sujet parlant » (Ducrot 1984, 171). Il en faudra sans doute encore pour tirer tous les partis que l'on peut, et toutes les conséquences que l'on doit, tirer de cette distinction.
 - (12) On portera au même compte de ce caractère non évident les « obstacles au dire » aussi bien que les « pressions poussant à dire » répertoriés par Gardin (1988, 6-10) — en n'oubliant pas qu'ils n'ont de « réalité » que pour autant qu'ils sont effectivement intériorisés et portés par un sujet.
 - (13) La dernière vague de mode de cette expression date pour moi des heures de gloire de M. Rocard dont la rhétorique, à plus d'une reprise, était ainsi caractérisée.
 - (14) Ou « mœurs oratoires », « (...) les mœurs que l'orateur s'attribue à lui-même par la façon dont il exerce son activité oratoire. » (Ducrot 1984 : 201)

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ARNDT, H. & R.W. JANNEY (1991), « Verbal, prosodic, and kinesic emotive contrasts in speech », *Journal of Pragmatics* 15, 521-549.
- AUCHLIN, A. (1990), « Analyse du discours et bonheur conversationnel », *Cahiers de linguistique française* 11, 311-328.
- (1991), « Le bonheur conversationnel : fondements, enjeux et domaines », *Cahiers de linguistique française* 12, 103-126.
- AUTHIER-REVUZ, J. (1990), « La non-coïncidence interlocutive et ses effets méta-énonciatifs », in Berrendonner, A. & H. Parret (1990), 173-194.
- BERRENDONNER, A. & PARRET, H., (1990) (éds.), *L'interaction communicative*, Berne, Lang.
- COSNIER, J. (1986), « La parole, régulateur émotionnel de la vie quotidienne », in Guillaumin, J. (1986) (ed.), *Ordre et désordre de la parole*, CRI, Université Lyon 2.
- DUCROT, O. (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- FEYEREISEN & DE LANNOY (1985), *Psychologie du geste*, Bruxelles, Mardaga.
- FRANÇOIS, F. & al. (1990), *La communication inégale. Heurs et malheurs de l'interaction verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- GARDIN, B. (1988), « Le dire difficile et le devoir dire », *DRLAV* 39, 1-20.

- GRIZE, J.-B. (1992), *Un signe parmi d'autres*, Cahiers de l'Institut neuchâtelois, Neuchâtel, Gilles Attinger.
- JACQUES, F. (1985), *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF.
- KASHER, A. (1991), « On the pragmatic modules : a lecture », *Journal of pragmatics*, 16, 381-397.
- LYONS, J. (1970), *Linguistique générale*, Paris, Larousse.
- PARRET, H. (1990), « La rationalité stratégique », in Berrendonner, A. & H. Parret (1990) (éds.), 47-70.
- PLATON (1950 [...]), « Gorgias ou de la rhétorique », *Oeuvres complètes*, t.1, Paris, Gallimard (Pléiade), 375-490.
- REBOUL, A. (1987), « Les aspects pragmatiques de la notion de classifiante », *SIGMA* 11, 128-147.
- (1991), « Le plaisir dans la langue : les formes linguistiques de la jubilation », *Cahiers de linguistique française* 12, 127-152.
- ROULET, E. (1991a), « Vers une approche modulaire de l'analyse du discours », *Cahiers de linguistique française* 12, 53-82.
- (1991b), « L'enseignement-apprentissage de la compétence discursive et l'analyse du discours », *Revue de l'ACLA* 13, 7-22.
- (1992), « Le plaisir du discours dans un soliloque de Sol », in : Martin, Ph. (1992), *Mélanges P. Léon*, Mélodie, Toronto, 415-426.
- SCHERER, K. R. (1984), « On the nature and function of emotion: a component process approach », in Scherer, K. R. & P. Ekman (1984) (eds.), *Approaches to emotion*, Hillsdale, N.J., Erlbaum.
- SCHLIEBEN-LANGE, B. (1983), « Vom Glück der Konversation », *LiLi* 13, 141-156.
- (1990), « La théorie des activités communicatives de Habermas et la linguistique », *Cahiers de praxématique* 14, 9-19.
- SPERBER, D. & D. WILSON (1986), *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.
- WATZLAWICK, P. (1991), *Les cheveux du Baron de Münchhausen. Psychothérapie et "réalité"*, Paris, Seuil.